

***Le Mur invisible*, EdT 6 : double assassinat en pleine nature ou le monstre meurtrier.**

Depuis « Le dix décembre, je descendis dans la vallée » ... (p. 317) jusqu'à « Bella se tut et je crois qu'elle s'endormit. » (haut de la p. 320).

Présentation et situation :

Voilà l'**événement** qui a déclenché chez la narratrice le besoin d'écrire : celui de revenir sur les deux dernières années de son **expérience** depuis la catastrophe et l'apparition du Mur, avant la mort de Taureau et de Lynx qui est ici racontée, comme étant **le vrai point de départ du roman** dont le lecteur comprend qu'il fonctionne à rebours.

Il s'agit d'un véritable traumatisme, mais il est narré ici sobrement, sans excès de *pathos*, avec une sorte de distance qui retient l'émotion de l'héroïne et qui privilégie encore **la dimension factuelle**.

Quand elle se décide à écrire ce qui s'est passé **le 10 septembre**, et qui est un coup de théâtre aussi violent qu'inattendu, nous sommes quatre mois plus tard, puisqu'on sait qu'elle a commencé sa chronique au début du mois de **novembre**. En effet le texte s'achève à « cinq heures du soir », le « **vingt-cinq février** », parce qu'il ne lui « reste plus de feuille de papier » (cf. p. 322). Cette expérience de la nature excède donc deux années, mais son compte-rendu s'est élaboré en quatre mois. On mesure ici **la complexité** du cadre fictionnel et temporel scriptural du *Mur invisible*.

Peut-être le récit a-t-il eu pour elle une fonction **thérapeutique** qui l'aide à **surmonter les épreuves** de la vie en pleine nature, mais solitaire et cloîtrée, et celle de la perte de deux compagnons chers.

Composition du passage :

- 1) Préambule : tableau en apparence tranquille (1er § de notre extrait, milieu p. 317) ; la violence qui suit provoque ainsi un effroyable contraste.
- 2) Le triple meurtre : Taureau, Lynx, l'homme (§ suivant p. 317 + haut de la p. 318).
- 3) La constatation des décès (3e § p. 318 + haut de la p. 319).
- 4) Cérémonies funèbres (2 et 3 e § p. 319).
- 5) La nuit (bas de la p. 319) ; vers le retour au chalet dès « l'aube » (2e § p. 320, juste après notre extrait).

Perspective de lecture problématisée (au choix) :

Comment le mal surgit-il au sein de cette expérience de la nature ?

Ou

Ce passage violent et mortuaire peut-il susciter chez le lecteur une réflexion sur le cycle d'une vie fragile au sein d'une nature à la fois ébranlée et souveraine pourtant ?

Vos suggestions sont comme à l'accoutumée bienvenues.

Développement :

I- Le « terrible » (cf. bas de la p. 317) moment fondateur de l'écriture : à la fois une fin et un début ...

Tout allait bien, et pourtant ... Alors que la narratrice était descendue pour nettoyer son champ de pommes de terre, tandis que Bella et Taureau paissaient paisiblement au soleil, a surgi l'impensable. Bien que l'événement soit narré *a posteriori*, le récit restitue un certain suspense et une forte tension en privilégiant le point de vue de l'héroïne qui d'abord ne voit rien, mais se fie à l'alerte donnée par le chien, attentive qu'elle est aux manifestations de la nature et au comportement de ses animaux : instinctivement elle comprend que « quelque chose de terrible s'était passé » (bas p. 317) ; elle cherche à restituer sa surprise et son angoisse ; courageusement elle suit Lynx et découvre l'atroce vérité. Il est trop tard ! Elle ne peut qu'observer « sur le pré » un inconnu et au sol le cadavre de Taureau.

Elle se précipite alors vers la cabane pour récupérer un fusil (on est quasi dans une ambiance de *western*) mais ce geste est fatal au chien qui succombe aussi à « la hache » de l'intrus (haut de la p. 318) ; sans réfléchir, elle épingle alors et fusille l'homme.

Le récit s'est fait haletant, détaillé suivant les étapes d'une action cependant fulgurante ; le lecteur revit ainsi au même rythme que l'héroïne l'événement et épouse pleinement son effroi, mais si elle ne dit rien sur ses sentiments : on est uniquement plongé dans une action, le passage est très dramatique et l'effet sur le lecteur est un triple effet de surprise, de malaise et de peur indubiables après les pages apaisées d'une expérience de la nature qui s'était enfin et peu à peu réglée, harmonisée. C'est ainsi que l'horreur inexplicable de la situation est restituée et paraît insupportable.

C'est vers cette narration coup de poing que tendait en fait le roman depuis son point de départ et on ne l'avait pas deviné, malgré tous les indices semés « après la mort de Lynx » ; en fait c'est un aboutissement extrêmement douloureux qui est à l'origine de la volonté d'écrire et de sauver une expérience qui se révèle au fond sans avenir autre que celle de sa disparition, de celle de la vieille chatte, et encore du manuscrit sans lectorat et dévoré par les souris ; la narratrice en a pleinement conscience, mais l'écriture s'impose comme un acte de couronnement à tout ce qu'elle a pu vivre et su mettre en place dans des conditions extrêmes de dénuement, et un ultime hommage aux bêtes qui l'ont accompagnée et assistée dans sa solitude.

Mais il n'y a pas d'oraison funèbre prononcée ; dans sa sécheresse apparente, le récit a toute son efficacité ; il y a seulement l'insistance sur cet *alien* humain pourtant semblable et néanmoins monstrueux.

II- Une cruauté monstrueuse et absurde :

La mort fait aussi partie des cycles de la nature ; la narratrice l'avait vécue avec la perte de Perle et de Tigre ; mais ici surgit le mal en même temps qu'un humain, or il n'y avait ni mal, ni bien dans la nature ; cela complète le passage précédent au sujet de l'espèce humaine (EdT 5, « Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés. » p. 278).

L'homme qui survient, sa violence, sa cruauté inexplicable vis-à-vis de Taureau et son extermination du chien sont particulièrement intolérables, car incompréhensibles ; son apparition aurait pu provoquer la joie d'une reconnaissance d'un *alter ego* humain pour l'héroïne, or il n'en est rien ; c'est même tout le contraire, c'est certes un humain, mais il est vu comme un monstre ivre de sang qu'il faut abattre. D'ailleurs l'héroïne ne se pose aucune question ; son coup de feu relève d'une réflexe d'autodéfense, sans volonté de vengeance : c'est une évidence qui condamne celui qui représente une humanité inadaptée, cette humanité qui en refusant d'accomplir l'expérience

naturelle de la narratrice, n'est que violence et chaos.

Ainsi n'est-ce pas un détail insignifiant que l'homme porte encore un costume, certes usé et sali ; il ressemble par là à Hugo, le mari disparu de sa cousine Louise qui possédait le chalet en montagne tout en voulant y avoir le même rassurant confort qu'en ville. **Et cet homme fait peur** : on ne sait pas vraiment comment il est : « Je le retournai sur le dos. Il était lourd. Je ne voulais pas vraiment le voir. Son visage était **hideux** . » (bas de la p. 318) ; parce que c'est un être humain comme elle, elle redoute le reflet précisément humain que pourrait lui renvoyer l'homme en question et elle aurait peut-être eu pitié si elle n'avait pas tiré sans réfléchir, ni rien prémediter (de toutes façons ce fut trop rapide) : « J'étais contente qu'il soit mort. Il m'aurait été difficile d'achever un homme blessé. Pourtant je n'aurais pas pu le laisser en vie. Ou peut-être si. Je ne sais pas. » (id.) Se voit fantasmé **un dilemme moral qui n'a pas été**, mais qui témoigne d'un reste d'humanité en elle auquel l'assassin avait sans doute renoncé.

Ce qui est intéressant, c'est peut-être de noter **l'annihilation d'une masculinité** par un être masculin lui-même ; Taureau et Lynx étaient les seuls mâles de la communauté, or ils ont été exécutés par un autre mâle ; c'est comme si l'élément masculin était voué à sa perte de son fait même ; c'est finalement **l'élément féminin** qui domine, puisqu'il ne reste plus que la narratrice, la vache et la chatte. Les féministes y ont ainsi vu une symbolique dont on se demande si elle était intentionnelle ou pas de la part de l'autrice ...

Quoi qu'il en soit, elle a défendu les siens et elle-même contre un intrus, un danger extérieur et non naturel ; il y a là un **paradoxe** : un homme de sa propre espèce lui est donc plus étranger et plus hostile que tous les êtres naturels, animaux et végétaux. **C'est lui le monstre !** Aucun monstre dans la nature si ce n'est l'homme lui-même !

Elle préfère jeter son cadavre dans un précipice (cf. 2e § p. 319), car **seul Lynx a droit à une tombe**, ce qui le rattache définitivement à sa maîtresse qui l'enterre avec respect et soin comme elle aurait pu mettre en terre un autre humain dont elle était proche. Ce n'est pas qu'elle méprise Taureau, mais il est « trop grand et trop lourd » (id.) ; elle offre par conséquent sa dépouille à la nature de plein air.

III- Vie et mort au sein de l'expérience de la nature :

La nature ne connaît pas le mal ; elle ne connaît que le cycle de la vie et de la mort, du renouveau et de la fin, de façon immuable ; c'est aussi un des enseignements de l'expérience de nature que vit la scriptrice.

Après le déchaînement de la violence, elle demeure, fertile et inchangée. « L'herbe » est ainsi « innocente » (2e § de la p. 319), l'hypallage crée une personnification du végétal qui reste serein, sans culpabilité qui seule est humaine ; « les rhododendrons fleurissent en juin » (id. ; ordre syntaxique modifié) ; la nature constitue même le plus beau monument funéraire qui puisse être érigé pour Taureau : « En été ses os blanchiront sur le pré, des herbes et des fleurs pousseront sur son corps et il s'enfoncera lentement dans l'herbe humide de pluie » (id.) ; aussi **est-ce tout doucement et naturellement qu'il sera rendu à la terre** avec laquelle il pourra se fondre en la fertilisant.

L'humain en tant qu'être vivant est également « naturel » aussi perverti puisse-t-il être ; il appartient lui aussi à ce cycle du renouvellement ; il doit juste se situer à l'humble place qui est la sienne au sein de la nature ; la narratrice ne le dit pas directement, mais on devine ce message en creux du récit.

L'homme meurtrier était peut-être socialement et professionnellement important, comme Hugo, mais « **Peu importait ce qu'il avait pu être, maintenant il n'était plus que mort.** » (haut de la p. 319) : *Vanitas vanitatis* des biographies et des carrières humaines ; les hommes comme tous les êtres vivants aux yeux de la nature ne sont que des créatures temporaires et mortelles.

On peut presque penser au début du *Sermon sur la mort* de Bossuet, autre illustre auteur du XVIIe siècle comme Pascal :

« C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé et de quoi le défunt l'a entretenu ; **et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme** ; et cet homme ne s'applique rien, oublier de sa destinée ! » ...

Conclusion :

A la narratrice qui n'a pas encore regagné le chalet, même si son départ est imminent, il ne reste donc que la compagnie de Bella qu'il s'agit de consoler et de protéger (cf. la fin du passage, bas p. 319, haut p. 320). **La femme, elle, se s'apitoie pas sur son sort ; elle rend à chaque être défunt ce qui lui est dû** dans le cadre de trois scènes funéraires et « naturelles » qui se suivent et qui vont du moins important au plus précieux (la tombe de Lynx « Sous le buisson aux feuilles parfumées », avant-dernier § p. 319).

Pourtant elle vient d'expérimenter le douloureux **surgissement du mal**, d'autant plus tragique qu'il émane **d'un humain comme elle**, ce qui ne peut que corroborer son **pessimisme** sur l'espèce à laquelle elle-même appartient.

Elle semble trouver **un apaisement** provisoire dans cette cérémonie des morts qu'elle accomplit en pleine nature après l'élimination du plus grand et de plus inattendu des dangers. Ainsi son **expérience de la nature est autant une expérience de vie que de mort**, même si celle-ci a été provoquée injustement, précipitamment, artificiellement par l'intrus à la hache.

Son récit a sans doute permis d'établir et d'accepter cette alternance évidente et naturelle même si on devine sa peine dont elle ne nous fait pas témoin directement pourtant ; le récit reste factuel et **pudique** en dépit de la violence de l'action, insupportable dans son absurdité et son injustice, mais **la vie continue**, au moins par et **grâce à l'écriture**.

